DISSERTATION

N° 106.

SUR

LE TYPHUS CONTAGIEUX,

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 20 juin 1818, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JEAN-BAPTISTE BONNABAUD, de Clermont-Ferrand,

Département du Puy-de-Dôme;

Bachelier ès-lettres; ex-Interne de l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand; Elève des hôpitaux civils de Paris.

Necessitas medicinam invenit, experientia perfecit.
BAGLIVI.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1818.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Président.*
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Faible hommage d'amour, de respect et de reconnaissance.

B. BONNABAUD.

A MA MERE.

Faible hommage d'amour, de respect et de reconnaissance.

B. BONNARAUD.

DISSERTATION

SUR

LE TYPHUS CONTAGIEUX.

La dénomination de *typhus*, dérivée du mot grec τυφος, est appliquée aujourd'hui par la plupart des médecins modernes à une maladie fébrile presque toujours exanthématique, à laquelle on a donné les noms, tantôt de *fièvre bilieuse, putride, nerveuse, maligne*, en la considérant d'après les symptômes extérieurs; tantôt celui de *fièvre pourprée*, en ayant égard à quelques-uns de ses phénomènes les plus marqués; enfin, d'après les lieux où le typhus s'est développé, on l'a appelé *peste d'Europe, des camps, des prisons, des villes assiégées*. Quelques auteurs le désignent par le nom de *typhus ordinaire*, pour le distinguer de la *peste* ou du *typhus oriental*, et du *typhus ictéroïde* ou *fièvre jaune d'Amérique*, dont la différence tient peut-être à la nature des lieux. La peste paraît en outre avoir une prédilection marquée pour le système lymphatique, comme le prouvent d'une manière évidente les bubons, phénomènes particuliers à cette affection.

Comme le typhus que nous voulons décrire donne lieu à une grande mortalité, le vulgaire l'appelle *peste*. Les médecins les plus anciens ont observé cette maladie avec attention. Hippocrate (*de morbis popularibus*) employait le mot *typhus* pour désigner un *symptôme*, et non une espèce. Galien paraît s'être éloigné de la vraie signification du mot lorsqu'il regarde cette maladie

comme une fièvre continue et ardente, mais symptomatique et développée à l'occasion d'un érysipèle au foie. Cependant il prend en considération le symptôme essentiel du typhus, la stupeur, puisqu'il servait à fixer la dénomination de *typhomanie* qu'il donne à cette fièvre; il la définit: *affectus ex phrenitide, et lethargo mixtus, in quo delirant ægri et somniculoso torquentur comate, ex bilis et pituitæ permixtione.* Forestus fut aussi du même sentiment en rapportant l'histoire de l'inflammation du foie qui se termine par la suppuration; il considère même toutes les fièvres érysipélateuses comme autant de typhus, quoique *Galien* n'eût appelé *typhode* que la fièvre qui était accompagnée d'érysipèle au foie.

C'est principalement dans le quinzième siècle qu'on a donné des descriptions exactes du typhus. Si on parcourt les auteurs, il est facile de voir que la maladie qui régna en Italie parmi les troupes françaises en 1528, et rapportée par *Math. Unzer,* sous le titre de *lues pestifera,* celle qui ravagea l'armée de Charles-Quint devant Metz en 1552, et celle qui se déclara en Hongrie en 1556, n'étaient rien autre chose que de véritables typhus.

François Sauvages ayant eu occasion, en 1761, d'observer une épidémie de cette maladie sur les frontières d'Espagne, nous en a transmis une description qui peut servir de modèle. *Pringle, Monro, Rivière* et plusieurs autres pathologistes avaient parfaitement décrit les maladies des armées, des prisons, reconnu leur caractère contagieux. Mais *Hildenbrand* est celui qui les a envisagées sous leur véritable point de vue.

Le typhus n'a jamais été plus fréquent et mieux observé que ces dernières années, où de nombreuses troupes ont tour à tour occupé les différens points de l'Europe.

« C'est, dit le docteur *Gasc,* pour avoir confondu les constitutions « épidémiques avec les fièvres contagieuses, qu'on a attribué quel- « quefois à des épidémies simples un caractère de contagion, et « d'autres fois on a nié la contagion lorsqu'elle existait réellement. » Le même auteur établit dans un autre article « que toutes les ma-

« ladies qui paraissent durant une constitution épidémique pren-
« nent plus ou moins la forme de l'épidémie régnante, sans rien
« perdre de leur activité ni de leur caractère ; mais elles offrent une
« foule d'anomalies. »

C'est ainsi que le typhus paroît quelquefois sous la forme de fièvre inflammatoire, de fièvre bilieuse, muqueuse, putride, nerveuse, catarrhale, de pleurésie, de péripneumonie, de diarrhée de dysenterie ; et c'est pour cette raison sans doute que quelques médecins ont méconnu le typhus et nié l'existence de sa contagion. Mais, de ce que ces auteurs présentent à l'appui de leur opinion des preuves qu'il n'est pas contagieux dans toutes les circonstances, faut-il en conclure qu'il ne jouit point de cette funeste propriété? N'existe-t-il pas pour chaque individu une disposition naturelle ou acquise qui fait que quelques personnes résistent à la contagion même la plus active, tandis que le plus grand nombre y succombe? Ne sait-on pas de plus qu'il est des personnes qui n'ont jamais été atteintes d'aucune maladie après s'être exposées à toutes les causes capables de les produire? Cet avantage, accordé à un petit nombre de privilégiés, fait exception à une règle générale, et ne peut servir de base à nos jugemens. Mais, afin de constater avec toute la précision possible si la maladie est contagieuse, il faut consulter les faits. En vain espérerait-on parvenir à connaître la cause prochaine de la contagion ; on n'a jusqu'à présent que trop établi d'hypothèses.

« On mit, dit *Pringle* (Traité des maladies des armées), à bord des
« mêmes vaisseaux qui portaient les malades, des paquets de vieilles
« tentes qui leur servaient de couvertures de lit. Ces tentes ayant
« besoin de réparation, on les mit entre les mains d'un ouvrier de
« Gand ; il employa vingt-trois compagnons pour les mettre en état ;
« mais ces infortunés se virent bientôt saisis de la maladie, qui en
« enleva dix-sept, quoiqu'ils n'eussent communiqué d'aucune
« manière avec ceux qui en étaient attaqués. »

« Le Dictionnaire des sciences médicales indique que M. le comte
« de *Pontécoulant*, qui administrait avec autant de talent que

« d'humanité le département de la Dyle, avait fait transporter au « château de Vilverode tous les mendians de cette province, et les « avait si bien distribués, que tout prospérait dans cette maison. « Cependant, comme elle était si vaste, le gouvernement en avait « consacré une partie pour recevoir les criminels de plusieurs dé- « partemens condamnés à la détention. Ces hommes, réunis en « grand nombre, transgressaient incessamment les lois de la salubrité, « l'atmosphère était froide et humide. Bientôt le typhus se déclara « dans les cachots, se communiqua aux malades qui étaient à l'in- « firmerie, passa parmi la masse des détenus, gagna les surveillans, « s'introduisit dans les quartiers occupés par les indigens, et sévit « sur toute la maison. Employés de toutes classes, médecins, chirur- « giens, tout fut contagié à la fin de mars, c'était en 1812. « L'alarme était dans toute la ville de Vilverode, où la contagion « s'était répandue; sept médecins avaient succombé durant l'espace « d'un mois, plusieurs autres étaient malades; la mortalité devenait « effrayante, et sur quatre mille détenus de tout genre, on voyait « mourir jusqu'à cent personnes par jour. »

Si de semblables exemples, dont l'authenticité est reconnue, ne suffisaient pas pour convaincre que le typhus est contagieux, pourrait-on se refuser à cette idée, lorsque, pendant la déplorable retraite de Moscou, nos troupes, malheureusement forcées de céder à la rigueur de la saison et au nombre de nos ennemis, ont marqué leur passage par un deuil et une consternation tels, qu'on pouvait décrire la direction qu'avait prise cette maladie par la route qu'avaient tenue ceux qui en étaient infectés, et dont les ravages effrayans se continuaient encore lorsque la paix était faite entre notre nation et celles contre lesquelles nous avions combattu ?

Néanmoins, sans le concours de la guerre, ni de l'influence de ce fléau terrible de l'humanité, le germe du typhus contagieux peut également se répandre parmi les hommes, et occasionner une mortalité considérable. Sans aller puiser parmi les exemples nombreux que rapportent les auteurs, je me contenterai de citer

ceux qui me sont le plus présens, parce que j'ai été à portée d'observer et de donner des soins à des malades qui avaient contracté le typhus : tel fut celui qui régna à Honat en 1812, celui qui s'est manifesté plusieurs fois dans deux faubourgs de la ville de Clermont-Ferrand, St.-Alyre, Font-Gièvre, pendant l'hiver de 1813; au martre d'Artière, en 1814; et enfin celui qui exerce encore ses ravages à Lempdes et à Mont-Ferrand, autres petites villes du même département.

Les corps conducteurs de la matière contagieuse sont la plupart des substances animales, principalement les peaux, les poils, les plumes. Les parties filamenteuses des plantes, le coton, le chanvre, le lin, et toutes les étoffes qui en sont composées, ainsi que le foin, la paille et la mousse, sont moins propres à retenir et à répandre le virus que les matières animales.

S'il est difficile d'indiquer pendant combien de temps la matière contagieuse peut adhérer aux substances qui ont été en contact avec les malades, quoique *Hildenbrand* croit pouvoir affirmer qu'après trois mois la contagion par contact ne peut plus avoir lieu, il ne serait pas plus facile de déterminer comment s'altère le virus, par cela même que nous ignorons entièrement quelle est sa nature; mais sa longue inertie l'émousse, et lui fait perdre sa faculté propagative.

La chimie, dont les progrès ont de nos jours tant contribué à augmenter les connaissances en médecine, ne répond pas dans cette circonstance d'une manière satisfaisante à la preuve des faits, puisque, suivant les plus exactes analyses, l'air des salles où se trouvent des malades affectés du typhus donne les mêmes élémens, et à peu près dans les mêmes proportions que l'air pris dans la campagne. Cependant, si nous cherchons à considérer les différens gaz, nous voyons que les molécules des corps peuvent se mêler à l'air; pouvons-nous alors douter que les miasmes contagieux doivent s'y mêler aussi ? Les succès qu'ont obtenus les fumigations

de *Guyton-Morveaux* ne sont-elles pas de nouvelles preuves propres à réfuter les doutes qu'on voudrait établir à cet égard?

Hildenbrand pense que le typhus peut se communiquer à une certaine distance, du moins dans une atmosphère animale : telle est celle d'un pied ou de deux, suivant presque tous les médecins. On a remarqué qu'il était très-borné pour chaque homme en particulier : mais la réunion de ses sources empoisonnées suffit pour répandre les germes de cet anéantissemnt qu'on éprouve en respirant un air corrompu. Il suffit bien évidemment d'entrer dans l'appartement d'un varioleux pour y gagner la variole. Il résulte de ces faits que l'air se charge de certains miasmes contagieux, les transporte à une plus ou moins grande distance, et dont le rayon d'activité ne nous est et ne nous sera peut-être jamais connu.

Le typhus peut se développer spontanément; car, quelle que soit l'ancienneté des maladies contagieuses, elles n'existaient pas, il faut le croire, avant la création; elles se sont manifestées spontanément au moins une fois, et cela a suffi pour qu'elles puissent se reproduire de la même manière. Les climats, les mœurs, le régime, les rapports qu'ont entre eux certains peuples éloignés, ont dû influer et influent probablement encore sur la production de la maladie. Cette preuve, malgré sa force, pourrait, aux yeux de beaucoup de personnes, paraître insuffisante; il y en a d'irrécusables. La rage se développe spontanément chez des chiens qui peuvent la transmettre à d'autres animaux; elle vient aussi quelquefois de même chez l'homme. N'avons-nous pas vu d'ailleurs le typhus naître spontanément dans nos armées et nos prisons, et y exercer ensuite ses ravages d'une manière effrayante?

Les miasmes typhiques sont susceptibles de se développer chez tous les individus jouissant de la santé la plus florissante. Mais on a remarqué que les personnes faibles, privées des premiers besoins de la vie, tels que des alimens sains, du linge, des vêtemens, logées à l'étroit, condamnées au repos par les devoirs de leur état, qui suffit à peine à leur chétive existence, ou par une paresse irrésistible qui les asssiége jusque dans leurs réduits. Celles détériorées par des

maladies antérieures, des évacuations excessives, des excès en tous genres; qui habitent une atmosphère froide ou chaude, mais humide; qui font usage d'alimens corrompus, d'eau bourbeuse, ou dans la quelle il se trouve des matières, soit animales ou même végétales en putréfaction. Enfin la malpropreté, le chagrin, la terreur, la nostalgie, en s'associant aux fâcheuses circonstances où se trouvent beaucoup de malheureux, les disposent à être plutôt atteints du typhus.

Les causes déterminantes sont, le séjour prolongé dans une atmosphère contenant une grande quantité de matières animales ou végétales en putréfaction : ainsi les salles de dissection, les champs de bataille, les tueries, l'inhumation superficielle dans l'enceinte des villes, les prisons étroites, les vaisseaux trop chargés d'hommes, et qui restent long-temps en mer; les hôpitaux encombrés de malades, surtout s'il s'y trouve des plaies compliquées de gangrène; le scorbut répandu sur un grand nombre; la paille, les bivouacs non renouvelés, les camps humides, le voisinage des marais, suffisent pour faire naître le tyhus. Quelquefois il survient comme accident dans les petites-véroles, si les malades sont tenus trop chaudement.

D'autres causes relatives au sexe, à l'âge, aux constitutions, aux habitudes, favorisent aussi les circonstances qui peuvent le faire développer. On a observé que les femmes y étaient plus sujettes que les hommes; les enfans, les vieillards moins que les jeunes gens, les adultes. Les personnes les plus robustes en sont souvent atteintes, quoiqu'il semble qu'il leur faille une dose plus considérable de virus. Mais celles qui sont délicates, molles, faibles, dont la peau est fine, qui suent facilement, celles qui ne sont point faites à l'habitude des contagions des hôpitaux, y sont beaucoup plus disposées.

Quelques auteurs ont observé que les ramoneurs et tous les individus qui ont la peau imprégnée de substances grasses en sont rarement attaqués. *Hildenbrand* prétend que les phthisiques ne le contractent point.

Cette maladie peut quelquefois être devinée par l'impression que l'on éprouve en visitant des malades qui en sont affectés. Des médecins se sont sentis frappés de la contagion. Dans une visite, le fils de *Franck*, en découvrant un malade, s'en sentit atteint, et mourut au bout de quelques jours. Plusieurs prétendent que la communication de la maladie est annoncée par quelques sensations telles que celles qui sont produites par un souffle léger à l'extérieur, une faible commotion électrique, quelquefois le sentiment d'une chaleur plus ou moins vive.

Ordinairement les malades ne s'aperçoivent point des phénomènes qui annoncent qu'ils en sont affectés : seulement quelques jours après la contagion, ils sont tristes, fatigués; l'appétit diminue, la langue se couvre d'un enduit jaunâtre, le visage perd de sa vivacité, le sommeil est interrompu ; ils éprouvent un engourdissement général, de la céphalalgie; l'haleine est fétide, les douleurs augmentent par degrés ; bientôt ils ont des frémissemens et des chaleurs passagères. C'est dans cet état, dont la durée se prolonge quelquefois vingt-quatre, quarante-huit, soixante-douze heures, que j'ai vu fréquemment l'administration d'un vomitif arrêter les progrès du typhus.

Mais si aucune circonstance ne vient suspendre sa marche, une chaleur permanente et incommode, remplacée par de nouveaux frissons, succède à la première; des tiraillemens douloureux dans les mollets, les jambes, les articulations des doigts et des orteils, se font sentir : alors l'irritation de la membrane muqueuse, des fosses nasales, des yeux, de la gorge, quelquefois celle de la poitrine, du tube digestif, des voies urinaires, s'annonce par de la rougeur, de la sécheresse, de la douleur, des bourdonnemens, de la toux, de l'oppression, du dégoût, de l'amertume de la bouche, qui en même temps est pâteuse ; des vomiturition, de la tension dans les hypochondres, de la constipation, quelquefois de la diarrhée, de la gêne dans l'émission des urines. La respiration est haute, difficile ; dans quelques cas une toux plus ou moins opiniâtre sur-

vient pour disparaître ensuite : alors la respiration est plus élevée, plus libre, quoique plus fréquente. L'expectoration, d'abord rare, augmente ; son excrétion devient plus facile, sa couleur et sa consistance varient. La circulation se trouble suivant les différentes périodes de la maladie ; le pouls est d'abord fréquent, plein, fort, non roide, ni libre, déprimé, avec diastole marquée et systole peu prononcée ; puis il varie sous le rapport de sa plénitude, de sa force, de sa régularité, d'après le mode fébrile et les symptômes prédominans. La peau, halitueuse comme dans la fièvre inflammatoire, pendant les premiers jours de la maladie, devient sèche et ridée par la suite ; dans quelques cas il y a sueur visqueuse, tout le corps dégage une odeur fétide ; l'urine n'est pas la même dans tout le cours du typhus. Ce fluide, d'abord rare, rouge, devient clair, pâle, un peu trouble, et se corrompt facilement ; la tête est très-pesante ; il existe un sentiment de malaise plutôt que de douleur ; cependant quelquefois celle-ci est très-vive, et se fait surtout sentir aux tempes, au fond des orbites.

Les vertiges ou la stupeur sont le symptôme le plus constant ; il y a somnolence ou bien insomnie, mais seulement sommeil apparent et agitation intérieure, rêves effrayans ; le malade finit par perdre la mémoire ; il éprouve une répugnance invincible à exécuter le moindre mouvement ; garde un silence absolu, à moins qu'on ne l'interroge ; encore existe-t-il de la lenteur dans ses réponses.

Les symptômes du typhus peuvent varier à l'infini. Je ne prétends indiquer que ceux que je crois les plus ordinaires et que j'ai le plus souvent observés.

Les douleurs de tête et les tiraillemens des mollets ont été considérés par les médecins de Mayence comme deux signes constans. C'est à l'invasion des symptômes qui se manifestent sur les membranes muqueuses que surviennent chez certains sujets quelques-uns de ceux dépendans des effets qu'éprouve le système nerveux, et qui redoublent d'intensité avec la fièvre ; tels que des bourdonnemens, des vertiges, du délire. Le plus ordinairement, à cette époque, il y a

hémorrhagie nasale ou hémorrhoïdale chez les hommes pléthoriques; utérine chez les femmes, surtout si elles se trouvent à l'époque où leurs menstrues doivent paraître. Cet écoulement se répète plusieurs jours de suite, mais ne procure qu'un soulagement momentané : alors on observe une diminution du sentiment et du mouvement; le malade présente la physionomie de l'ivresse; souvent il éprouve de la surdité. Du premier au cinquième jour ordinairement il survient une efflorescence cutanée que l'on désigne sous le nom d'*éruption du typhus;* elle est assez analogue à celle de la rougeole : ce sont des plaques d'un roux bleuâtre, plus circonscrites, plus larges, d'une nuance plus violette. Elle sont rares ou imperceptibles au visage, très-manifestes au tronc, surtout au ventre, au haut des cuisses, aux lombes, aux bras; elles sont légèrement saillantes, et sont précédées de dyspnée; plus apparentes sur les peaux fines, blanches, et lorsque le malade est en moiteur. Leur couleur s'anime pendant trente-six à quarante-huit heures; après quoi elles disparaissent, et s'effacent dans l'ordre de leur éruption (c'est alors que les symptômes de l'état catarrhal décline et se dissipe entièrement); leur durée est de trois ou quatre jours; puis il arrive presque toujours que l'épiderme qui les recouvre se dessèche et tombe. Dans certains cas, il faut être extrêmement attentif pour les apercevoir : j'ai observé qu'elles paraissent cinq, six ou sept jours plus tard dans le typhus spontané, et persistent souvent jusqu'à la fin de la maladie.

Il survient aussi à peu près à la même époque de petites taches marbrées, que l'on ne doit pas regarder comme phénomène essentiel du typhus, et qu'il ne faut point confondre avec l'exanthème dont nous venons de parler; elles peuvent se montrer pendant toutes les époques de la maladie, et disparaître dans un temps pour venir dans un autre; elles présentent d'ailleurs beaucoup de variétés. Telle est la première période, dont la durée est de sept, huit ou dix jours. La maladie peut être terminée à cette époque; elle est complète.

Mais le plus ordinairement elle se prolonge; le malade, après une exacerbation plus forte que de coutume, tombe dans un grand abattement; les symptômes nerveux présentent plus d'intensité; le bourdonnement, la stupeur augmentent, le délire devient continuel, le visage pâlit, les yeux se ternissent, le pouls s'accélère; il est petit, serré, quelquefois irrégulier; la langue se sèche et brunit un peu; la soif est vive, la déglutition difficile, l'abdomen douloureux au toucher. Tantôt il existe de la constipation; souvent les selles, plus ou moins abondantes, sont d'une odeur extrêmement fétide, et dans ce cas le ventre est météorisé; les urines sont plus rares, pâles, quelquefois troubles, rarement elles déposent. La peau prend une chaleur âcre, sensible au toucher, très-incommode au malade; elle devient aride, flasque; le tissu cellulaire s'affaisse; les forces musculaires diminuent de jour en jour; le coucher est constamment en supination; il se manifeste des soubresauts des tendons, des convulsions légères, de la carphologie; les fonctions de l'intelligence sont presque anéanties; les malades, comme des masses sans désir et sans volonté, sont dans la plus parfaite indifférence; il y a aphonie, les sphincters se relâchent; les matières fécales, les urines, s'échappent involontairement; ce phénomène peut quelquefois dépendre de la distraction que procure le délire; la vessie, sans action, se laisse distendre par les urines, et forme une tumeur oblongue qui s'élève quelquefois jusqu'à l'ombilic; alors les urines sortent par regorgement. Les parties sur lesquelles le corps repose tombent en gangrène; les exacerbations, toujours plus marquées dans la nuit que pendant le jour, continuent d'avoir lieu; et lorsque la maladie prend une direction favorable, elles amènent de petites crises partielles. C'est ordinairement sur la fin du dixième jour, au commencement du onzième, que surviennent des sueurs générales ou des selles copieuses, plus rarement des urines qui déposent, l'engorgement des parotides; et c'est par ces exutoires que se juge la maladie. Ces évacuations sont suivies d'une amélioration qui présente les mêmes variétés qu'elles-mêmes affectent. Les sym-

ptômes perdent peu à peu de leur intensité, la fièvre cesse; il ne reste de tout l'appareil effrayant de la maladie qu'une grande faiblesse.

Voilà quelle est la seconde période qui se termine vers le quatorzième, le seizième ou le vingt-unième jour, souvent beaucoup plus tard.

La face amaigrie est alors pâle et affaissée; les yeux sont caves et enfoncés, les pommettes saillantes, mais les traits ne sont point altérés; les facultés intellectuelles se rétablissent insensiblement; l'œil reprend de la vivacité et de l'expression; les malades distinguent les sons, flairent les odeurs, savourent les mets; l'âme s'ouvre aux sentimens affectueux. Deux de mes amis qui ont été affectés du typhus, l'un pendant le mois de mai 1813, l'autre dans le mois de mars 1814, m'ont depuis souvent répété que la reconnaissance n'était jamais plus vive, l'amitié plus tendre. L'auteur de l'article *fièvre typhode*, du Dictionnaire des sciences médicales, observe que les personnes qui ne se sont point trouvées dans cet état n'ont pas goûté le plus ravissant des plaisirs dans toute sa plénitude. Le pouls devient égal et libre; il prend de la consistance; les forces musculaires se rétablissent, les cheveux tombent, l'épiderme se renouvelle, le teint s'éclaircit. Les convalescens, en raison de leur grand état de faiblesse, restent sujets à de fréquentes syncopes; l'appétit renaît, le besoin de boire se fait sentir, la langue se nettoie de son sommet à sa base; l'enduit fuligineux qui recouvre les dents et l'intérieur des narines tombe; les évacuations alvines deviennent moins fétides et prennent des caractères qui les rapprochent de ce qu'elles doivent être dans l'état de santé; les urines deviennent plus abondantes et déposent une matière blanchâtre; la peau reprend ses fonctions, et l'état du malade va toujours de mieux en mieux jusqu'à parfaite guérison, si le typhus a affecté une forme régulière, une marche simple : mais, comme il est presque toujours compliqué, la convalescence est en général longue et pénible; les malades restent long-temps sujets à des rechutes que

le plus léger oubli dans les grands ménagemens qu'ils doivent conserver suffit pour déterminer.

Si, à l'époque où doivent se manifester les crises, le pouls mollit, fuit ou disparaît sous les doigts, le délire perd de sa force, mais devient continu, des hémorrhagies se déclarent, la rougeur de la face disparaît pour faire place à une pâleur plombée ; si, enfin, l'œil devient morne et fixe, la langue plus racornie, la bouche ouverte, l'affaissement extrême ; les traits se décomposent, bientôt le malade exhale une odeur putride, et la mort vient mettre un terme à ce tableau aussi hideux qu'affligeant.

Mais la maladie ne suit pas toujours la marche que nous venons de tracer; quelquefois elle ne peut être reconnue. On a vu des malades enlevés en quarante-huit heures. Le médecin doit s'attendre à des anomalies nombreuses et à une variété infinie de formes : heureusement elle ne s'est montrée que peu souvent dans un si haut degré d'intensité. Le plus ordinairement la mort survient le cinquième jour, quelquefois plus tôt, et du quinzième au vingtième, rarement plus tard. Elle peut être l'effet de la violence de la maladie, d'une congestion sanguine ou séreuse sur le cerveau, sur le poumon. Elle peut également dépendre de la mauvaise disposition des malades et des circonstances défavorables dans lesquelles ils se trouvent. Un traitement contraire à leur état actuel influe beaucoup sur son intensité. On l'a vue succéder à des imprudences commises dans le régime, à la gangrène des parties qui ont été le plus violemment affectées, à une diarrhée que rien ne saurait arrêter, à la suppuration abondante qui succède à la chute des escharres. C'est alors que la nature épuisée ne saurait subvenir à de nouveaux frais.

La mortalité a été différemment évaluée, puisqu'elle est relative à la durée de l'épidémie, ainsi qu'à toutes les circonstances qui peuvent l'aggraver, et que nous avons énumérées en parlant des causes. Selon *Pringle*, il fait périr la moitié des individus qui en sont atteints. M. le professeur *Des Genettes* vit à Torgau mourir, dans

l'espace de trois mois, 13,448 militaires sur 25,000 qui s'y trouvaient. M. *Fouquier* évalue à un peu moins d'un tiers le nombre de ceux qui ont succombé à la Charité. Toujours elle est plus grande au commencement de l'épidémie que vers le milieu, et surtout sur la fin ; d'où l'on peut conclure que le typhus perd de son activité à mesure qu'il se communique.

L'effroi que causa cette maladie à l'époque où l'on ne connaissait encore ses effets que par le nombre prodigieux des personnes qui en devenaient les victimes, empêcha long-temps l'ouverture des corps. Il s'agissait de déterminer si le typhus tenait à une affection locale. Des recherches nombreuses et très-exactes ont démontré que les organes qui offraient le plus fréquemment des altérations étaient : le cerveau et les membranes qui l'enveloppent, les sinus qui s'y remarquent, la membrane muqueuse des voies alimentaires, le péritoine, les parties les plus voisines de celles qui ont souffert les progrès de la lésion ; viennent ensuite les poumons, les plèvres, etc.

Des médecins distingués, qui ont observé cette maladie à l'époque où elle était la plus désastreuse, ne s'accordent pas sur le nombre d'altérations qui se rencontrent dans la tête et dans l'abdomen. Pendant l'hiver de 1812 et de 1813, les militaires qui succombaient au typhus offraient, les uns les sinus et les veines du cerveau gorgés de sang, d'autres des traces d'inflammation dans le cerveau et les méninges, des collections de pus dans l'épaisseur des lobes, sur la membrane arachnoïde, selon que l'inflammation avait occupé l'une ou l'autre partie ; on en rencontrait dont les ventricules étaient distendus par une grande quantité de fluide séreux. M. *Larrey* a remarqué chez plusieurs une couche blanchâtre de substance albumineuse sur la surface du cerveau, sans qu'il y eût un seul point de suppuration ; les intestins étaient presque toujours dans l'état sain, ou étaient seulement rétrécis ; ce qui ne pouvait reconnaître pour principe le typhus. Rarement les poumons étaient-ils affectés.

Des observations plus récentes ont démontré que les organes de la

digestin, principalement l'estomac, le duodénum, offraient presque toujours des altérations; sans doute que ces différences tiennent à des circonstances qui sont relatives à l'état du malade, aux saisons, etc.

Ces dernières lésions ont paru si constantes aux auteurs qui nous les ont communiquées, qu'ils ne les ont plus regardées comme les effets des progrès de la maladie, mais bien comme une inflammation venue spontanément, et sous l'influence des nombreuses causes énumérées, ou déterminée par la présence des miasmes du typhus; d'où dérivent tous les accidens que peut offrir cette maladie, faisant agir dans ce cas ce principe délétère à la manière de quelques médicamens qui, sur quelque partie de nous-même qu'on les applique, se dirigent toujours sur les mêmes organes pour y produire des effets analogues. Cette idée, qui tient trop exclusivement, je pense, aux observations faites dans les amphithéâtres, est adoptée par un petit nombre de médecins; et l'absence de tous les symptômes capables d'indiquer une inflammation dans quelques cas, celle de toute lésion organique; la difficulté de pouvoir distinguer à l'inspection une partie quelconque de la membrane muqueuse qui a éprouvé une inflammation, ou qui est devenue le siége d'une congestion par une disposition tout opposée à celle de ce premier état; la variété infinie des lésions que présentent la plupart des ouvertures, font naître les plus grands doutes, et réclament de nouvelles observations.

En 1814, employé en qualité d'interne à l'Hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand, où, pendant les mois de mai, juin, juillet, on reçut quatre mille prisonniers atteints du typhus, environ cent vingt en périrent. Les ouvertures que je fis en présence de MM. *Mosnier* et *Lavort*, médecins distingués de cet hôpital, et dont je m'honorerai toujours d'être l'élève, ne m'ont présenté que peu de particularités à cette maladie; c'est-à-dire que ceux qui succombaient à un typhus qui avait affecté la forme de fièvre bilieuse, muqueuse, putride, de pleurésie, de péripneumonie, d'affections du cerveau, ne présentaient que des altérations propres à ces complications. Quelques ouvertures auxquelles j'ai assisté sur la fin de 1815,

pendant le cours de 1816 et 1817, à l'Hôtel-Dieu de Paris, ne m'ont offert que les mêmes résultats. Tout récemment encore j'ai observé cinq typhus à la Charité; deux ont succombé avec des symptômes du côté de la tête, et ont offert, l'un les ventricules du cerveau distendus et contenant environ six cuillerées de sérosité, l'autre une légère inflammation de l'arachnoïde; tous les autres organes étaient dans l'état sain.

D'après ce qui a été dit, je crois que les causes prédisposantes, et que nous avons vues être relatives aux sujets qui en sont affectés, se réunissant aux causes déterminantes, et qui dépendent, comme nous l'avons dit, d'un certain état de l'atmosphère, constituent dans l'économie un vice particulier qui devient la cause matérielle de cette maladie. Cette cause matérielle établit par sa présence une réaction des propriétés vitales, dont les efforts sont proportionnés au degré d'intensité qu'elle est obligée de surmonter, se modifient suivant l'état propre au sujet qui est ainsi affecté, et relatifs aux circonstances où il se trouve. De là les symptômes que nous avons indiqués au commencement de l'histoire de cette maladie, et dont le nombre plus grand encore est sujet à une foule de variétés. Si ce principe formé par ce vice se trouve dans des proportions inférieures à la somme des forces conservatrices qui président à l'intégrité des fonctions, la nature se suffit à elle-même, et repousse par les voies qu'elle sait se choisir la cause qui tendait à l'étouffer. Dans le cas où, comme l'observation le présente, la cause qui détruit et celle qui conserve se trouvent dans les mêmes rapports, les efforts de part et d'autre sont tels, que le malade court les plus grands dangers, et que le moyen de favoriser les crises est le seul qui puisse le sauver de cette position fâcheuse; et lorsque enfin cet effet morbide est tellement puissant que la réaction se trouve au-dessous de tout pouvoir, la vie est opprimée ou pervertie au point que le malade succombe.

Il me paraît maintenant facile de placer entre ces trois états, qui établissent à de certaines distances un premier degré d'un second,

celui-ci d'un troisième, tous ceux propres à remplir ces espaces, et que le cours d'une épidémie ou de plusieurs peut offrir.

N'est-il pas également permis, d'après la manière plus ou moins active dont se comporte cet état morbide dans notre économie, de penser, ainsi que l'ont avancé quelques médecins, qu'il formait un véritable empoisonnement, résultant de l'impression d'une contagion particulière qui paraît être absorbée par la peau et le poumon, et que l'effet qui en résulte n'est pas borné à une affection locale, mais qu'il constitue une véritable infection générale dont les humeurs sont d'abord le véhicule, et qu'elles communiquent aux solides vivans au moment de leur assimilation ? Ce principe d'infection, une fois transmis à l'homme, peut se diriger avec plus ou moins de force sur telle ou telle partie, tels que la tête, la poitrine, l'abdomen, les muscles, etc., et déterminer des fluxions inflammatoires, lesquelles, quoique pouvant se manifester dans les premières périodes de la maladie, n'en doivent pas moins être considérées comme des accidens secondaires à l'infection générale qui en est l'effet immédiat.

Le typhus peut aussi se terminer par d'autres maladies curables ou incurables. Ce sont le plus ordinairement des métastases internes qui, n'étant pas mortelles, causent des affections diverses, et principalement des engorgemens et des inflammations locales internes qui font naître une fièvre lente, ne permettent jamais une convalescence parfaite, et occasionnent enfin un état plus ou moins languissant. Les divers accidens qui surviennent dans ces cas dépendent de l'importance des organes qui sont le siége des décharges morbifiques.

Quelquefois ces métastases ont lieu sur des parties externes. C'est ainsi qu'on voit survenir des écoulemens purulens des oreilles, des tumeurs sur quelques parties du tronc, principalement aux membres. Dans d'autres circonstances, ce sont des ulcères très-opiniâtres qui succèdent à des gangrènes locales, telles que celles qui se manifestent sur les parties qui ont été le plus comprimées.

On voit ausi des suppurations internes succéder à des inflammations locales, et conduire presque toujours d'une manière progressive au tombeau les personnes qui en étaient affectées. La tristesse, des hémorrhagies, et les jouissances précoces de l'amour, en venant causer un trouble toujours nuisible dans la plupart des fonctions assimilatrices, empêchent les convalescens de recouvrer leurs forces, et les jettent dans l'amaigrissement. Ils ont des sueurs nocturnes et arrivent au dernier degré de la consomption.

Les diverses formes que la maladie est susceptible de revêtir dépendent de la disposition dans laquelle se trouve le sujet qu'elle atteint : on parvient à les reconnaître par les symptômes particuliers à chacune des fièvres qui peuvent la compliquer. Si le sujet est jeune, vigoureux, pléthorique; s'il est accoutumé à une nourriture succulente, le typhus affectera de préférence un caractère inflammatoire, les symptômes de l'irritation des membranes muqueuses seront plus marqués, les yeux brillans, le visage animé, le pouls fort, plein, dur, la langue humide; il y aura constipation jusqu'à la fin de la maladie. C'est dans ce cas que l'on verra survenir du deuxième au quatrième jour une hémorrhagie nasale ou utérine, l'efflorescence prendre une couleur vive, la stupeur un caractère moins prononcé; les forces se soutiendront; le sang rendu par quelques hémorrhagies ou tiré des veines sera couenneux, le terme de la maladie court, la convalescence rapide.

Mais, lorsque le sujet offre une diathèse lymphatique ou le tempérament de ce nom, lorsqu'il a été affaibli par des chagrins antérieurs ou par l'usage d'une mauvaise nourriture, par quelques maladies, le typhus est caractérisé par de la langueur, de l'inappétence; le visage est pâle, le pouls faible, petit, peu fréquent; il y a diarrhée abondante; l'invasion se fait graduellement, elle offre peu de frissons, les redoublemens du soir sont peu marqués, la marche de la maladie est lente; il survient le plus souvent une éruption miliaire, un ptyalisme plus ou moins fréquent, qui a été

considéré comme critique. Il arrive aussi que des vers sont rendus par des selles, quelquefois par le vomissement.

Si le malade présente une disposition bilieuse, que la saison ou le temps dans lequel règne l'épidémie soit remarquable par une constitution atmosphérique chaude et humide, les frissons sont plus violens, la céphalalgie frontale est plus intense, l'épigastre sensible, la bouche amère, la langue enduite d'une couche de mucosité jaunâtre; il survient des nausées, des vomissemens, des déjections bilieuses.

Les symptômes adynamiques se remarquent particulièrement chez ceux qui sont affectés de nostalgie, affaiblis par de longues fatigues, le défaut d'aliment, le séjour prolongé dans les hôpitaux, une suppuration abondante. C'est dans cet état que la stupeur est très-prononcée, la prostration des forces extrême, la peau sèche, d'une chaleur âcre, que la langue devient aride, noire, fendillée, le pouls faible, petit, accéléré, l'haleine infecte, le ventre météorisé et sensible au toucher, la diarrhée fétide; qu'il paraît des hémorrhagies passives, la gangrène des parties comprimées, des pétéchies sur la fin de la maladie; quelquefois on observe des parotides.

Les symptômes ataxiques viennent se joindre au typhus chez les sujets nerveux affaiblis par de longs chagrins. Dès son invasion, on observe des syncopes, un délire permanent, quelquefois furieux; dans d'autres circonstances, du coma; la langue reste rouge, mais elle est sèche; on la dirait enduite de vernis; il y a soif inextinguible, unie à la sécheresse de la peau et à une chaleur brûlante; les traits de la face sont altérés; il existe des vertiges, des tremblemens, des vomissemens; la respiration est laborieuse; le pouls change souvent de caractère; beaucoup d'autres symptômes propres à l'ataxie s'observent également; et, dans ce cas, la terminaison est le plus ordinairement funeste. Cette maladie, comme l'indique l'excellent Traité de thérapeuthique de M. *Hachard Lavort*, se montre sous une foule de nuances; elle prend quelquefois le ca-

ractère gangréneux. J'ai observé avec ce médecin, dont je suivais le visite en 1814, que cette mortification paraissait d'abord aux pieds et s'étendait aux jambes. Le plus souvent elle commençait à se manifester au bout du nez, qui devenait violet, tuméfié, et se couvrait de phlyctènes, gagnait ensuite la lèvre supérieure. Tous les malades qui en étaient affectés succombaient après deux, trois, quatre ou six jours au plus tard de son apparition. D'autres, arrivés au plus haut degré de l'adynamie, se tuméfiaient; leur peau devenait jaune, verdâtre, et ils périssaient la bouche béante, laissant voir au fond de la gorge la langue noire, rétractée, et répandant une odeur infecte.

Je n'ai parlé jusqu'ici que des complications qui aggravent le typhus; mais il est des circonstances tout-à-fait opposées. Dans quelques cas, la maladie est extrêmement bénigne; le sujet qui en est atteint reste la plupart du temps hors de son lit; il n'éprouve que de légers vertiges, un peu de stupeur, du délire seulement pendant la nuit. D'après les nombreuses variétés que nous présente le cours d'une épidémie, depuis une légère indisposition jusqu'à l'affection la plus grave, ne doit-on pas admettre plusieurs degrés d'intensité, qui ne sont pas tracés par des points de départ justement déterminés, mais que nous ne pouvons méconnaître, sans cependant que nous soyons en droit de nier l'existence de la même maladie?

Les différentes formes dont nous avons parlé, en faisant naître des doutes sur le véritable caractère du typhus, ont pu le laisser confondre avec des maladies dont les symptômes étaient les plus apparens. En effet comment pouvoir distinguer dans les premiers momens une fièvre inflammatoire d'un typhus qui affectera une personne dans l'état où nous l'avons d'abord supposée en parlant de cette disposition, une fièvre gastrique, une fièvre muqueuse, de ce même typhus chez des personnes où la prédominance des symptômes propres à ces affections existent? Ne sait-on pas que, dans la plupart des cas, il est impossible de bien déterminer quelle est

une maladie avant un certain nombre de jours, et que ce n'est que lorsque le développement de ses formes essentielles a affecté nos sens d'une manière fixe ou peu variable que nous pouvons avec quelque assurance en indiquer l'espèce ? et ne voyons-nous pas tous les jours des maladies dont les premiers accidens nous avaient étonnés arriver, vers le septième, à une solution parfaite, tandis que d'autres, après avoir trompé notre attention jusqu'à cette époque par les apparences les plus bénignes, prennent alors tout à coup un caractère alarmant? Mais si, à la faveur des connaissances acquises sur leurs causes déterminantes, la marche des symptômes, leur caractère, nous parvenons à distinguer ces trois premières du typhus, comment établirons-nous une différence bien tranchée entre cette dernière, la fièvre adynamique et la fièvre ataxique, qui paraissent montrer avec elle beaucoup d'analogie ?

Sans doute que, si l'on examine que chaque symptôme pris séparément, même, dans quelques cas, tout leur ensemble, on trouvera entre eux la plus parfaite identité : l'on peut avancer que la même cause peut développer, selon son degré d'intensité ou les prédispositions individuelles, des symptômes propres à ces diverses affections, et regarder les différences établies sur les qualités du pouls, qui, comme l'ont dit quelques médecins, est plus fort et se conserve plus long-temps dans cet état, pendant le cours d'un typhus, que durant celui d'une fièvre adynamique, comme des anomalies qui peuvent se montrer, et dont les causes ne nous sont pas toujours cachées. Il en est de même de son irrégularité, qu'on n'a cru que particulière aux fièvres ataxiques ; du délire, qu'on assure ne se rencontrer que dans le paroxysme des fièvres adynamiques et rouler sur toute espèce d'objets ; tandis qu'il est continu dans le typhus, et ne s'occupe que d'une idée mère que le malade abandonne un instant pour y revenir après : de la respiration qui quelquefois est libre, facile, et où, dans d'autres circonstances, tous les efforts de la part des muscles paraissent à peine suffire pour

soulever les côtes, le sternum, et laissent cette fonction dans un état plus ou moins laborieux.

Trop souvent, pour qu'on puisse en douter, l'affaiblissement graduel peut n'être que l'effet de la souffrance des viscères, entretenue par une inflammation et augmentée par ses progrès. Mais le médecin attentif confondra-t-il un état d'oppression des forces avec une faiblesse réelle? Devra-t-on donc toujours douter de l'existence du typhus, et craindre de le confondre avec ces maladies, lorsque les causes que nous avons indiquées pages 10 et 11 auront fait naître un état qui offrira la marche des symptômes que nous avons décrits (pages 12, 13, 14 et 15); surtout si, joint à la stupeur, au caractère des pétéchies, le sujet qui en sera affecté le communique à ceux qui lui prodigueront les soins les plus assidus; lorsque enfin, dans le même endroit, les personnes placées dans les circonstances les plus fâcheuses pour elles, mais aussi les plus favorables au développement de la même maladie, la contracteront aussitôt? Dans la même maison, dans la même famille, la mère la communiquera à sa fille, celle-ci à son père, ce dernier aux autres enfans.

On voit, d'après cet exposé, où nous circonscrit le sujet d'une thèse, que le diagnostic du typhus est en général facile à établir, et qu'on ne pourrait le confondre avec beaucoup de maladies que vers son début. Du reste, on est bientôt certain de son existence par l'ensemble de ses caractères, surtout s'il règne d'une manière épidémique.

Il faut, pour porter un jugement certain sur cette maladie, avoir égard à son intensité, aux symptômes prédominans, aux complications, aux circonstances individuelles, à l'époque de son cours où elle est parvenue, à la saison pendant laquelle elle s'est déclarée. Le prognostic, généralement grave, le devient encore davantage chez un homme livré à l'abus des liqueurs spiritueuses, à la crainte, sujet à la diarrhée; chez les femmes grosses et nouvellement accouchées. Dans l'état ordinaire elles paraissent mieux supporter le typhus

que les hommes, et parmi ces derniers les plus robustes y succombent plus tôt que les faibles.

On peut regarder comme signes favorables, des vomissemens spontanés et qui se manifestent dès le début, la diarrhée qui survient promptement et se termine en peu de jours, la surdité lorsqu'elle vient à la fin de la maladie. Il en est de même de la soif modérée, de l'humidité de la langue, de la liberté et de la régularité du pouls. Dans la période nerveuse, la modération de tous les symptômes et l'intégrité des organes essentiels à la vie sont encore des circonstances favorables.

Les signes fâcheux sont, les vomissemens spontanés ou provoqués sans soulagement, l'absence absolue de la soif, le délire continu et violent, la prompte apparition des pétéchies, l'évacuation involontaire des urines, la carphologie, le hoquet, les spasmes de la vessie. On doit également porter un mauvais prognostic sur l'inefficacité des vésicatoires, la rareté et l'extrême fréquence du pouls, la débilité, la dysenterie, une congestion du côté de la tête, de la poitrine et de l'abdomen, le développement d'une parotide, surtout des deux côtés, d'aphthes dans la bouche, de vers dans les intestins, sont toujours de graves complications. Il ne faut jamais regarder comme entièrement guéris les convalescens auxquels il reste de la surdité.

Le traitement du typhus doit être distingué en *préservatif* et en *curatif.*

Il est en général plus heureux pour le médecin de détourner une maladie qui n'existe pas encore que de la guérir quand elle est développée. On peut parvenir au premier but à l'aide des moyens préservatifs ou prophylactiques : ils consistent à empêcher l'infection ou la contagion du typhus, à la détruire lorsqu'elle existe, ou à la borner dans ses progrès. Ces moyens sont particuliers ou généraux.

Le préservatif pour une personne en santé est d'éviter la contagion, par conséquent le contact des individus atteints de cette

maladie, et des corps où l'on soupçonne que la matière contagieuse est adhérente ou répandue. Si l'on est obligé de visiter les lieux où se trouvent de tels malades, il est nécessaire, pour se préserver de la contagion, de ne pas s'arrêter long-temps dans leur atmosphère, d'éviter de les découvrir, de se placer vis-à-vis l'haleine du malade, d'y aller à jeun, lorsqu'on est affaibli par une cause quelconque. On conseille de cracher, de se moucher surtout en se retirant, parce que les mucosités étant retenues, doivent favoriser l'action des miasmes dont elles sont imprégnées; de se laver la figure et autres parties découvertes, de changer de vêtemens, surtout s'ils sont en laine, etc.

S'il se montre déjà des symptômes précurseurs d'une contagion commençante, les bains et les lavages avec l'eau simple, ou mieux encore mêlée avec les acides végétaux ou minéraux dans des proportions convenables, ont une action très-salutaire. Ce seul moyen a suffi a beaucoup de médecins; d'autres ont obtenu les mêmes succès en administrant des boissons sudorifiques.

Une fois développé, dans quelque endroit que ce soit, il faut aussitôt, pour empêcher la contagion, mettre dans une salle séparée ceux qui en sont atteints, et employer les moyens usités pour dissiper les miasmes qui s'échappent des malades.

Pour parvenir à ce but, on met en usage la ventilation ou changement fréquent d'air. Les fumigations de *Guyton-Morveaux* ou de *Smiths*, quoique les plus efficaces ne sont pas toujours suivies de succès, comme on a pu s'en convaincre dans ces derniers temps. Il paraît, d'après plusieurs observations, que le bon effet de ces moyens se montre plutôt pour un seul lit ou un seul objet que pour toute une salle; et si celle-ci est un peu vaste, elle exige un dégagement abondant et continuel d'acide, qui agit défavorablement sur les poumons.

Plus les salles sont encombrées de malades, humides, infectées par les exhalaisons qui s'échappent des excrétions qui s'y trouvent, surtout lorsqu'il règne des dysenteries, plus

l'air y est contagieux, la naissance du typhus facile, les accidens terribles.

Quant aux moyens de désinfecter les corps soumis aux miasmes, on en vient à bout, soit en les soumettant aux fumigations dont nous avons parlé, soit en les lavant, ou en les exposant quelque temps à un air libre.

Le traitement curatif doit varier suivant toutes les différences que nous avons établies en parlant des formes et des degrés que peut prendre la maladie. Dans beaucoup de cas, lorsque la nature n'est point contrariée dans sa marche, elle peut à elle seule guérir le typhus; ce qui indique déjà que souvent la médecine doit être expectante : cependant cette maladie se trouve placée parmi celles où l'arrivée de l'homme de l'art peut décider heureusement de la nature, comme dans une crise, en la favorisant, en lui donnant suffisamment de force pour s'exécuter, ou en s'opposant à sa direction vicieuse.

Si le sujet est fort, que le typhus se présente avec des symptômes inflammatoires, il faut d'abord avoir recours aux moyens diététiques, d'autant plus avantageux que, si on les néglige, il peut prendre par la suite un caractère plus grave. Si le malade est de plus sujet aux hémorrhoïdes, s'il a contracté l'habitude de se faire saigner, on applique dix ou douze sangsues à la tête, sur la poitrine, l'abdomen, à l'anus, suivant que l'indication le présente. Dans le cas où une évacuation plus considérable de sang serait indiquée par la prédominance et la continuation des symptômes d'une turgescence générale ou partielle, il faudrait pratiquer une saignée au bras ou à la jambe, en laisser couler quatre ou six onces de sang, répéter cette opération, si l'état du malade l'exigeait; mais être toujours extrêmement circonspect sur ce moyen, qui n'obtient des avantages que lorsqu'il est bien indiqué. C'est surtout dans cette période qu'il faut avoir recours aux vomitifs, lorsque les symptômes de l'embarras gastrique annoncent qu'ils sont nécessaires. En excitant la transpiration cutanée et des

évacuations alvines qui soulageront le malade, ils débarrasseront l'estomac d'une grande quantité de matières glaireuses et bilieuses. Très-souvent on doit administrer l'ipécacuanha de préférence à l'émétique, à cause de la tendance qu'ont beaucoup de malades au dévoiement. Le reste du traitement dans cette période consiste à donner des boissons adoucissantes ou acides, telles que des décoctions de fleurs de guimauve, d'orge, de chiendent, ou bien les sucs de groseilles, d'orange, de citron, de grenade, édulcorés et étendus d'eau. Ces dernières boissons ont l'avantage de calmer la soif, de produire des évacuations salutaires par la voie des sueurs ou des urines. Dans certaines circonstances, elles ont l'inconvénient de provoquer une toux très-importune; mais il faut alors en suspendre l'usage. Si la constipation est opiniâtre, on administrera de légers laxatifs. On doit également faire garder au malade un régime sévère, lui donner seulement quelques bouillons maigres, lui interdire le vin, excepté dans les cas où il serait trop adonné à l'usage de cette liqueur pour en supporter l'entière privation.

Si l'on avait à craindre des symptômes adynamiques, il faudrait se hâter de faire succéder les toniques aux évacuans, porter une scrupuleuse attention sur leurs effets, et accommoder leur dose et leur degré d'activité à l'état du malade.

Lorsque la marche de la maladie est lente, on peut, suivant l'avis du malade, lui laisser prendre quelques alimens légers; car il faut chercher dans ce cas à conserver les forces, qui sont d'autant plus utiles, que la réaction exigera plus d'efforts.

C'est dans le deuxième septénaire que le médecin doit principalement montrer de la prudence dans sa manière d'agir, et où l'on retire de grands avantages des excitans employés d'une manière conforme et continue. Mais un délire violent survient-il, on s'efforcera de détourner la turgescence, l'afflux des fluides dirigé vers la tête, par l'application de quelques sangsues sur le trajet des jugulaires, si les forces du malade le permettent. S'il existe du météorisme, on le dissipera

en faisant prendre quelques verres d'une décoction de tamarin avec la crème de tartre ; on appliquera des vésicatoires volans à la nuque, des sinapismes aux pieds, aux jambes, aux cuisses ; on devra en même temps faire des frictions irritantes sur ces diverses parties, placer sur la tête des corps froids, tels que des compresses trempées dans de l'éther affaibli, une vessie contenant de la glace. Si les symptômes que l'on combat persistent ou augmentent, il faudra appliquer des vésicatoires sur la tête, des moxas sur diverses parties du crâne, à la nuque, des ventouses scarifiées sur les côtés du cou ; lorsque les symptômes nerveux paraissent diminuer, faire prendre intérieurement des bols de camphre et de nitre, en seconder l'effet par quelques cuillerées d'une potion antispasmodique que l'on donnera à une heure ou deux d'intervalle ; combattre les phénomènes dépendans de la présence des vers dans le tube alimentaire par l'administration de l'éther, de la sémentine en décoction ou en substance, l'application d'un épithême de thériaque et de sémentine à la région ombilicale. Les amers et les toniques agissent avec une efficacité notable chez ceux que l'adynamie gagne. C'est alors surtout qu'il est utile d'employer le quinquina seul, aromatisé ou acidulé. La forme sous laquelle il faut le faire prendre doit s'accommoder à l'état du malade. C'est ainsi qu'on peut le donner en sirop, en substance, soit en bols, en électuaire, soit délayé dans du vin rouge coupé avec de l'eau, du vin blanc avec un peu d'acide, en décoction, seul, ou aromatisé. Quelques cuillerées d'un vin généreux donnent du ton à la fibre musculaire, mais ne doivent être prises que dans les momens les plus calmes.

Si, par l'usage bien dirigé de ces divers moyens, on conduit à une issue favorable un typhus qui a fait courir de grands dangers, on doit encore seconder la nature dans les efforts qu'elle a à faire pour atteindre le terme d'où elle puisse jouir de tous ses attributs. On satisfera à cette indication en donnant pendant quelque temps une légère infusion d'angélique ou de mélisse aux malades ; en

leur permettant l'usage de quelques alimens de facile digestion, tels que de légers potages, des crèmes de riz ou de gruau. On doit toujours craindre de satisfaire des goûts capricieux qui ne sont point marqués par un appétit réel. On les tiendra dans la plus grande propreté en les faisant raser, s'ils en ont besoin, laver plusieurs fois le jour les mains et le visage. On leur conseillera de se lever quelques heures. A mesure que la convalescence avance, on graduera la quantité et le choix des alimens à la force de leur estomac : mais on ne devra jamais satisfaire à un appétit vorace. Il est également avantageux de les promener en voiture, de leur faire prendre un ou deux bains tièdes pour hâter la desquamation de l'épiderme et faciliter la transpiration. Telle est d'une manière succincte le traitement qui convient au typhus, et que l'on trouve indiqué avec méthode, plus de détail et beaucoup d'intérêt, dans l'ouvrage intitulé : *Principes de Therapeutique appliqués aux maladies internes*, par J. B. Achard Lavort.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

(*Edente* PARISET).

I.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos, et in ipsis temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

II.

Somnus, vigilia, utraque modum excedentia, malum. *Sect.* 2, *aph.* 3.

III.

Lassitudines sponte obortæ morbos denuntiant. *Ibid.*, *aph.* 5.

IV.

In omni morbo mente valere, et benè se habere ad ea quæ offerentur, bonum est; contrarium verò, malum. *Ibid.*, *aph.* 33.

V.

Quæ ducere oportet, quò maximè vergant, eò ducenda, per convenientia loca. *Sect.* 1, *aph.* 21.

VI.

Si quis febricitanti cibum det, convalescenti quidem, robur; ægrotanti verò, morbus fit. *Sect.* 7, *aph.* 65